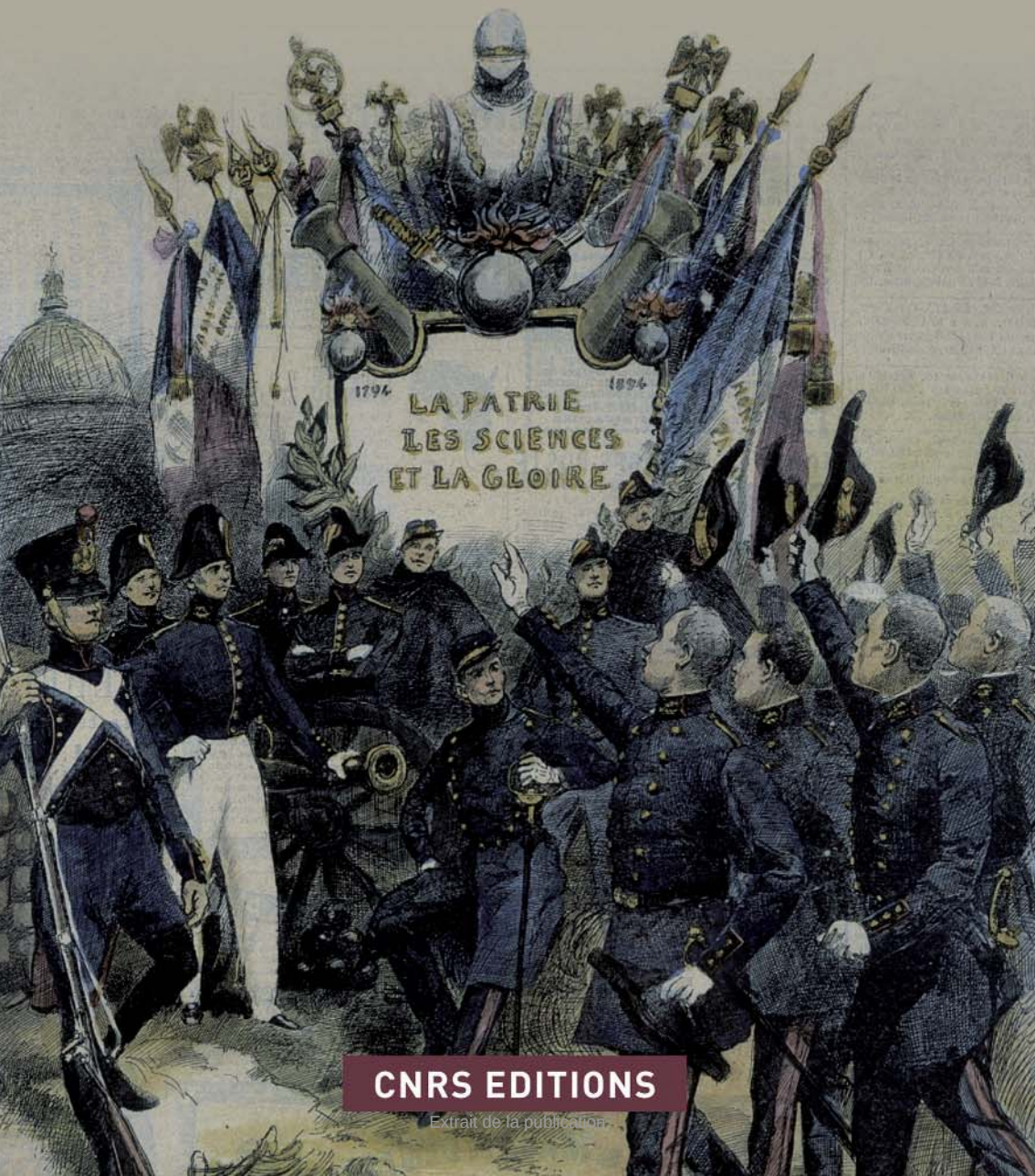
Olivia Leboyer

Élite et libéralisme



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :

Les régimes démocratiques supposent-ils une difficulté à penser l'élite ? Celle-ci est-elle synonyme de privilèges, d'inégalités, de domination, voire d'injustice ? Complexe, plurielle, la pensée libérale décline divers types d'élite, d'ordre politique ou social.

En confrontant trois grandes expressions de la pensée libérale – François Guizot antidémocratique, Friedrich A. Hayek donnant la primauté aux principes libéraux, John Rawls pour qui libéralisme et démocratie se fondent harmonieusement –, Olivia Leboyer explicite trois conceptions singulières des principes de liberté et d'égalité, trois modes de compréhension de la démocratie, montrant comment élite et démocratie libérale s'opposent ou se complètent.

Peut-on parler pour autant d'un élitisme libéral ? Au-delà des stigmatisations dogmatiques, des exaltations néo-libérales et des traditions républicaines de l'excellence, une mise au point historique de grande actualité.

Olivia Leboyer, docteur en science politique de l'IEP de Paris (Prix de thèse de la Maison d'Auguste Comte), enseigne à l'IEP de Paris. Ses recherches actuelles portent sur la confiance en politique.

Élite et Libéralisme

Extrait de la publication

Olivia Leboyer

Élite et Libéralisme

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

Extrait de la publication

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2012
ISBN : 978-2-271-07373-0

Extrait de la publication

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement Marc Sadoun, pour ses conseils précieux.

Un grand merci à Alice, Mathieu et James.

Extrait de la publication

Introduction

Ce travail part d'un étonnement. Dans nos sociétés démocratiques et libérales, les notions d'élite et de hiérarchie ont quelque chose d'assez contrariant. Comme si, d'une certaine manière, elles entraient en contradiction avec l'idéal démocratique d'égalité. C'est bien la notion de représentation qui cristallise ainsi les interrogations les plus vives. Or, le phénomène de distinction entre une minorité de gouvernants et une majorité de gouvernés constitue une réalité, somme toute incontournable, de la vie politique. Précisément, dans les démocraties libérales, la tension entre les principes d'égalité et de liberté se manifeste avec une acuité toute particulière. La pensée libérale entretient avec la démocratie des rapports complexes, qui ne se laissent pas définir de manière unilatérale.

Comment les libéraux se représentent-ils le phénomène de l'élite politique ? Quelle conception de l'égalité gouverne leur pensée ? Analyser la place de l'autorité et des hiérarchies permet d'interroger les limites du libéralisme et du système représentatif. De fait, les libéraux ne manifestent pas tous le même attachement à la démocratie, ni aux principes du libéralisme. Il y a visiblement une difficulté à penser l'élite, ou la dimension élitiste du pouvoir. Est-ce une difficulté propre à la pensée libérale ?

Travailler sur la tension entre les notions de libéralisme, de démocratie représentative et d'élite ne peut être tenté sans un support nettement délimité. Aussi avons-nous choisi d'étudier trois auteurs libéraux, François Guizot, Friedrich A. Hayek et John Rawls, qui représentent chacun une certaine sorte de libéralisme : Guizot un libéralisme fermement antidémocratique ; Hayek un libéralisme qui opère une distinction soigneuse entre libéralisme et démocratie, pour poser la primauté des principes libéraux ; Rawls un libéralisme qui considère que libéralisme et démocratie se conditionnent mutuellement, leurs principes se fondant harmonieusement dans la démocratie libérale.

Extrait de la publication

Il s'agit de mettre en lumière trois conceptions singulières des principes de liberté et d'égalité, trois modes de compréhension de la démocratie. Si le libéralisme, dans tous ses courants, témoigne d'un souci de l'élite, peut-on parler d'un élitisme libéral ? Quels principes cette appellation recouvrirait-elle ? Ces questions doivent nous aider à éclairer l'énigme que constitue la démocratie libérale.

Pour comprendre l'ambiguïté du regard que les libéraux portent sur la démocratie, il est indispensable de revenir sur la période de son avènement. C'est sans doute au XIXe siècle que la pensée libérale nourrit, à l'égard de la démocratie naissante, les espoirs, les réticences ou les inquiétudes les plus explicites. La lecture d'Alexis de Tocqueville ou de John Stuart Mill, pour citer deux libéraux emblématiques, permet de suivre, pour ainsi dire, de véritables journaux intimes de la démocratie. À cette époque, l'égalisation progressive des conditions suscite une gamme de réactions diverses, qui vont de l'enthousiasme à la peur. Chez un même penseur, des sentiments variés peuvent ainsi cohabiter. Ainsi, Tocqueville se réjouit de l'avènement de la démocratie, tout en éprouvant une certaine mélancolie à voir les charmes de l'aristocratie s'évanouir à jamais. Si le penchant pour la démocratie l'emporte, Tocqueville exprime également certains regrets et réserves. C'est peut-être chez les romanciers du XIXe siècle, plus encore que chez les théoriciens politiques, que l'ambiguïté des sentiments inspirés par le fait démocratique est le plus perceptible. Ainsi, le *Lucien Leuwen* ou l'*Armance* de Stendhal, *L'éducation sentimentale* de Flaubert, sont bien des romans politiques, qui restituent les voix, les débats de l'époque, la disparition du monde aristocratique et la constitution de nouvelles élites. Or, s'il fallait choisir un seul roman pour tenter de saisir les questionnements et autres atermoiements d'un siècle, ce serait, pour nous, *Dominique*[1] d'Eugène Fromentin. Relativement bref, très intrigant, *Dominique* n'a rien d'un roman monumental, cultivant, tout à l'inverse, la discrétion et l'art du secret. Et pourtant, le monument, la trace forment l'ossature même du récit. Dominique de Bray est un aristocrate, né en 1817, qui s'interroge sur sa place dans le monde tel qu'il le voit évoluer. *Dominique* s'interroge ouvertement sur l'élite politique, qui

1. Eugène Fromentin, *Dominique* [1862], Paris, Garnier-Flammarion, 1987.

change alors de visage. À l'instar d'Alexis de Tocqueville, Dominique se révèle essentiellement un spectateur de la société, se tenant toujours quelque peu à distance des événements qui lui arrivent et qui, par la force des choses, infléchissent le cours de sa vie. Précisément, le personnage n'a rien du romantique totalement en rupture avec le monde qui l'entoure, comme pourrait le laisser croire le choix du seul prénom pour le titre, ni de l'ambitieux déçu ou du théoricien velléitaire. Dominique a ceci d'intéressant qu'il échappe à tous les archétypes, pour constituer une figure très singulière et assez dérangeante. Il n'est pas seulement Dominique de Bray, représentant d'un univers aristocratique déchu, mais Dominique, un individu doué d'une sensibilité, de désirs propres. Pour résumer très schématiquement le récit, *Dominique* retrace le parcours d'un homme qui a voulu s'engager en politique, qui a réussi à devenir un penseur politique publié et estimé et qui, au terme d'une réflexion inlassablement poursuivie, fait le choix de se retirer du monde pour vivre dans sa demeure familiale, les Trembles. Mais Dominique ne devient pas, pour autant, un ermite, continuant à exercer une profession politique, au niveau local, puisque, à la fin du roman, il est maire des Trembles. Ainsi, le roman retrace l'itinéraire spirituel d'un homme qui aurait pu avoir un destin politique, sur le plan national, mais qui choisit délibérément, sans y être forcé par un échec, de se tourner vers la vie politique locale, au plus près des gens de son pays natal :

> La situation d'homme d'État était, à l'époque dont je vous parle, le couronnement nécessaire, en quelque sorte l'avènement au titre d'homme utile, pour tout homme de génie, de talent, ou seulement d'esprit. Je m'épris de l'idée de devenir utile après avoir été si longtemps nuisible. Et quant à l'ambition d'être illustre, elle me vint aussi par moments, mais Dieu sait pour qui[2] !

Le *decrescendo* des qualités exigées pour faire partie de l'élite politique est assez plaisant, Dominique ne cessant d'ailleurs de relativiser ses propres capacités. S'il sait bien qu'il n'est pas un génie, il admet qu'il est un « homme de qualités[3] ». Jeune homme, vers 1835,

2. Eugène Fromentin, *op. cit*. p. 257.

3. À la différence du héros de Robert Musil dans *L'Homme sans qualités*, Dominique est un observateur qui, au départ, possède toutes les qualités requises,

il rêve d'un avenir politique pour lequel il semble fait. Dans la fièvre de 1848, qui n'a pas échafaudé des rêves politiques ambitieux et généreux ? Mais, après juin 1848, il comprend tout à coup que les choses ont changé et que l'élite politique de demain aura sans doute des caractéristiques différentes. Précisément, Dominique ne se sent pas taillé pour ce rôle-là. Pour qui, d'ailleurs, Dominique voudrait-il être utile exactement ? Sa jeunesse passée, force lui est de constater qu'il n'a de la société, et des forces qui la composent, qu'une vision très imprécise. Ce qu'il connaît, en revanche, ce sont ses terres et les paysans qui les cultivent. Dans son cabinet particulier, Dominique s'enferme pour méditer et contempler les vestiges de son passé, toutes ces choses, amour d'adolescence comme rêves politiques, auxquelles il a renoncé. Pourquoi Dominique décide-t-il de se retirer, comme si, à la réflexion, l'évolution de la société ne le concernait plus vraiment ? Comme s'il avait compris que, dans ce monde en pleine mutation, il ne pouvait faire partie de la nouvelle élite politique ? Il semble que l'envie d'imaginer et d'agir, en lui, se soit tarie.

Or, si le roman est centré sur Dominique et son mystère, deux autres personnages l'entourent, formant avec lui un contrepoint extrêmement intéressant. Dans ses jeunes années, Dominique se lie en effet d'amitié avec Olivier, un jeune aristocrate, dandy et dilettante, hostile à l'égalité républicaine, qu'il ne peut s'empêcher de trouver vulgaire. Les préjugés aristocratiques d'Olivier tiennent bien d'une réaction de rejet épidermique. Dans le même temps, Dominique suit les enseignements d'Augustin, un précepteur très méritant, besogneux, très courageux, qui se lance dans la carrière politique. Augustin appartient sans doute à un parti d'inspiration libérale, même si le roman reste un peu évasif sur les valeurs défendues par le précepteur – qui est, à certains égards, une sorte de Rastignac, assez arriviste et doué d'une grande énergie. Toutefois, à la différence de l'impétueux Rastignac, le trait caractéristique d'Augustin est peut-être une patience à toute épreuve, qui ne laisse pas d'être un peu terne. Dominique est leur ami à tous deux et les aime également. Il est élitiste, mais à sa manière. Il n'a de sympathie forte ni pour

sur le plan intellectuel comme sur le plan social, pour se lancer dans la carrière politique. Un François Guizot reconnaîtrait certainement en Dominique de Bray l'une de ces supériorités naturelles qu'il exhorte, dès les années 1820 et jusque dans les années 1840, à briguer le pouvoir.

Extrait de la publication

l'aristocratie, ni pour la démocratie. Il est à la recherche d'un libéralisme conséquent, modéré, attaché à la valeur de l'égalité, mais qui conserve la marque de l'autorité. Dominique écrit, avec succès mais sous un pseudonyme, des ouvrages de théorie politique, dont Fromentin nous laisse entendre qu'ils sont essentiellement modérés, portant sur la démocratie un regard intrigué, plein de questions et de doutes. Ce succès même lui déplaît, il s'en juge indigne et prend la décision de renoncer à la vie politique et de se retirer à la campagne. Le roman est ambigu jusqu'au bout, Dominique étant, tout de même, maire de son village, marié et père de famille. Il n'a pas renoncé à vivre, mais ancre délibérément son existence dans un temps arrêté, où il lui est possible d'être l'homme politique qu'il souhaitait devenir, libéral, pondéré, proche des préoccupations de clocher et respecté comme un notable par les paysans de ses terres.

Dominique présente ainsi trois attitudes différentes à l'égard de la démocratie, fondées sur trois conceptions différentes de l'égalité. Olivier représente l'ancienne aristocratie, moribonde, incapable de survivre dans un monde nouveau. L'égalité, viscéralement, lui fait horreur. Il ne se sent, à proprement parler, rien de commun avec Augustin, qui représente l'homme nouveau, pur produit de la méritocratie républicaine. Augustin réussit, jusqu'à devenir un membre influent de la nouvelle élite politique. Selon Fromentin, ses qualités de persévérance et de travail acharné correspondent bien à ce qu'exige la nouvelle société en voie de démocratisation. On y admire à présent les individus pour leur capacité à s'élever, pour leur ambition et leur ténacité. Quant à Dominique, il représente un type singulier de libéralisme, détaché à la fois du passé aristocratique et du présent démocratique. Hors de l'activité politique partisane, engagée, Dominique œuvre néanmoins, à son échelle, à la vie politique locale, où il conserve une prééminence hiérarchique et où son nom a encore un sens. D'une certaine manière, Dominique croit dans l'égalité, mais se refuse, par orgueil, le droit d'entrer dans la course démocratique.

Tous les libéraux n'ont pas le même attachement à la démocratie, à la valeur de l'égalité. Le Dominique d'Eugène Fromentin apparaît ainsi sensiblement de la couleur, riche, pleine de nuances, d'un libéral comme Alexis de Tocqueville, aimant la démocratie tout

Extrait de la publication

en s'en défiant sur bien des points. En cette période d'avènement de la démocratie, les réactions sont variées au sein même du courant libéral. La distance entre Tocqueville et François Guizot, par exemple, est appréciable. Libéral, Guizot rejette fermement la démocratie. Il craint par-dessus tout que le règne de l'égalité ne conduise à une société d'individus semblables par leur médiocrité. À certains égards, Tocqueville exprime la même appréhension, mais il choisit néanmoins d'accepter le risque démocratique. Pour François Guizot, en revanche, le gouvernement représentatif doit permettre l'assomption des supériorités naturelles. L'existence d'une élite politique véritablement capable, supérieure en tout point à ceux qu'elle gouverne. Déterminer les qualités que doivent posséder les gouvernants n'a rien de problématique aux yeux de Guizot, qui s'estime en mesure de savoir reconnaître immédiatement « l'aristocratie de la vérité ». Or, la démocratie ouvre, précisément, un espace d'indétermination et de questionnements. Comment savoir avec certitude, désormais, à quoi doivent ressembler les hommes chargés de gouverner ?

François Guizot, en particulier dans *De la Démocratie en France*[4] en 1849, refuse obstinément de voir que la démocratie s'est imposée. Mais la plupart des libéraux comprennent que le monde démocratique a remplacé l'ancien monde aristocratique, modifiant en profondeur les rapports entre les individus au sein de la société. Nous entendons ainsi souligner la grande diversité des libéraux. Dire du libéralisme dans son ensemble qu'il possède un caractère aristocratique serait stigmatisant et abusif. Si un libéral comme François Guizot se distingue par ses convictions antidémocratiques, la plupart des libéraux acceptent, avec plus ou moins d'enthousiasme, l'avènement de la démocratie. Le libéralisme apparaît comme une idéologie exceptionnellement ouverte, dont on ne saurait rien affirmer *a priori* avec certitude. Si tous les discours libéraux ne manifestent pas le même goût de la démocratie, la pensée libérale s'inscrit cependant toujours dans une perspective spécifiquement démocratique. Il ne s'agit pas d'affirmer l'essence et le sens tout démocratiques du libéralisme, mais d'établir qu'une pensée libérale se développe nécessai-

4. François Guizot, *De la démocratie en France*, Bruxelles, Société typographique belge, 1849.

Extrait de la publication

rement *par rapport* à la démocratie. En effet, si Guizot se refuse apparemment à penser une séparation entre la société civile et l'État, entre le pouvoir et la nature, le pouvoir et l'opinion, cette attitude tient bien de la *dénégation*, l'unité ne pouvant être affirmée qu'au prix d'efforts conceptuels et rhétoriques en définitive voués à l'échec. Dénonçant toute forme d'incarnation du pouvoir, Guizot est néanmoins irrésistiblement entraîné sur cette pente lorsqu'il en vient à identifier l'intérêt général avec celui de la seule classe moyenne. Antidémocratique, anti-individualiste, élitaire, cette pensée hantée par l'*esprit de corps* ne saurait cependant, en toute rigueur, se voir qualifiée d'« aristocratique », la tentation incarnative ne suffisant pas à justifier l'emploi du terme.

De fait, nous entendons montrer que l'usage de l'adjectif « aristocratique » n'est pas opératoire en pensée politique, sauf à désigner une période historique qui soit effectivement une aristocratie. Toute autre utilisation de la notion révèle un parti pris idéologique, et ne saurait procéder d'une véritable rigueur scientifique. Dire du libéralisme qu'il est aristocratique, c'est en critiquer le fondement et le sens. Cela revient à suggérer que cette idéologie ne place pas en premier lieu la liberté de l'individu, mais quelque autre valeur toute prosaïque, l'objectif étant d'assurer la domination des puissants sur le reste de la société. Le discours libéral est essentiellement soupçonné d'ouvrir un espace vide de sens, où il n'y aurait aucune place pour le politique, la poursuite du bien commun ne pouvant s'effectuer sans une cohésion profonde de la société prise en corps. Dire de la démocratie représentative qu'elle a un caractère aristocratique, c'est dire qu'elle a un caractère antidémocratique. Une telle formulation, en réactivant la polarité aristocratie-démocratie, occulte le fait que la démocratie n'est pas l'égalité réalisée, n'est pas le mythe athénien, mais possède ses ambiguïtés propres qui, pour être comprises, doivent bien être qualifiées de « démocratiques ».

La pensée libérale est souvent qualifiée d'aristocratique, ou d'élitiste. Or, précisément, un angle d'attaque des théories critiques de la démocratie consiste à dire qu'elle contrevient à l'idéal d'égalité indéfinie située au cœur de la démocratie, car elle favorise en réalité toujours l'assomption d'une élite.

La question de l'élite est névralgique, en ce qu'elle concentre les critiques à l'encontre de la démocratie comme du libéralisme. De

Extrait de la publication

fait, le libéralisme se fonde historiquement et philosophiquement sur la méfiance envers les pouvoirs, soit envers tous les détenteurs du pouvoir. Dire de la pensée libérale qu'elle est élitiste reviendrait ainsi à affirmer qu'elle contrevient, en quelque sorte, à ses propres fondements.

Notre objet est de parvenir à cerner au plus juste la tension entre le libéralisme et la démocratie. Précisément, l'existence d'une élite politique, au singulier ou au pluriel, cristallise bien, et rend manifeste, la tension entre les principes de liberté et d'égalité. Réfléchir sur l'élite, c'est partir d'une constatation empirique : l'existence d'une minorité gouvernante et d'une majorité gouvernée. Il n'est pas indifférent que l'angle choisi pour attaquer la démocratie représentative comme la pensée libérale soit, assez régulièrement, l'existence de l'élite politique, perçue comme une part persistante de domination des gouvernants sur les gouvernés. Comme si la valorisation de ce phénomène par la pensée libérale constituait une sorte d'injustice contrevenant à l'idéal d'égalité situé au cœur de la démocratie.

La réflexion sur cette question semble très balisée, voire tissée de lieux communs. Or, on a parfois l'impression que mettre en lumière les tendances oligarchiques de la démocratie, ou le caractère élitiste du libéralisme, revient, pour ainsi dire, à les qualifier de manière définitive. Comme si l'on parvenait, avec cette définition, à quelque chose d'essentiel les concernant. Comme si l'élite, ou plutôt l'élitisme, constituait la « face cachée » de la représentation, de la démocratie, du libéralisme, et donc de la démocratie libérale et représentative. Dans cette perspective, étudier l'élite permettrait de dire quelque chose d'éclairant sur ce qu'est la démocratie libérale. Pour l'instant, nous tenons comme hypothèse qu'il y a visiblement une difficulté (est-ce une difficulté propre à la pensée libérale ?) à penser l'élite, ou la dimension élitiste du pouvoir.

Nous mènerons, dans un premier temps, une interrogation critique sur les analyses contemporaines qui décèlent dans les démocraties libérales une part insurmontable d'oligarchie. La présente réflexion part du constat de la force de l'élitisme. La première partie est donc centrée sur le concept d'élite, ses résonances, les théories élitistes, qui ne se réduisent pas seulement à la sociologie critique, et leurs différences. La seconde partie établit une typologie entre les

trois types de libéralisme représentés par François Guizot, Friedrich A. Hayek et John Rawls. Il s'agit ainsi d'étudier la manière dont ces penseurs utilisent précisément ce concept d'élite, pour mettre en lumière, dans chaque cas, la tension entre libéralisme et démocratie.

Enfin, dans la troisième partie, nous nous proposons, à la lumière des résultats de la seconde partie, de voir si l'on peut utilement confronter *l'élitisme libéral* à d'autres types d'élitisme, comme l'élitisme qui affleure dans certaines pensées socialistes, ou l'élitisme républicain, dans ses différentes nuances.

Centrer l'analyse sur trois pensées nous permet de porter une attention particulière à la lettre des textes, qu'il s'agit véritablement d'écouter. Aussi le *corpus* mobilisé est-il relativement restreint. L'étude des procédés rhétoriques, l'effet de sens proprement politique comme les ambitions philosophiques sont tout à fait révélateurs. La démarche suivie privilégie une lecture des textes qui s'attache à en saisir le style et, partant, l'esprit. Selon une méthode proche de celle d'un Leo Strauss, nous entendons en effet examiner soigneusement l'écriture, la manière des théoriciens auxquels nous nous intéressons. Pourquoi ces trois libéraux en particulier ? L'idée est d'étudier trois polarités du mouvement libéral, aussi différentes que possible les unes des autres, afin de mettre en lumière trois relations possibles entre le libéralisme et la démocratie représentative. Le libéralisme antidémocratique de François Guizot, pour être éloigné de nous dans le temps, demeure néanmoins très éclairant pour saisir certaines questions actuelles. Quelque chose se dit, au XIXe siècle, sur le pouvoir et les mystères de la représentation, qui trouve, à ce moment précis, une formulation presque pure, claire et précise. Le rejet viscéral de la démocratie, chez Guizot, ressemble assez à celui de l'Olivier de *Dominique*, si ce n'est, précisément, que François Guizot ne regrette pas l'aristocratie disparue, mais rêve d'une France nouvelle qui serait à la fois autre chose que l'aristocratie et que la démocratie. Étudier Guizot suppose que nous nous penchions également sur certains de ses contemporains, comme John Stuart Mill, Tocqueville, Benjamin Constant ou Auguste Comte. Or, le présent ouvrage se propose de considérer trois réactions du libéralisme à l'égard de la démocratie, trois conceptions de l'élite politique et de l'égalité, soit trois idéaux-types. Aussi avons-nous choisi, en contrepoint de François Guizot, deux libéraux du XXe siècle. Le regard

Extrait de la publication

qu'ils portent sur la démocratie n'a évidemment pas la charge d'appréhension que l'on ressent devant ce que l'on ne connaît pas encore. Habitués à la pratique démocratique, aux élections au suffrage universel, à tout le rituel de la démocratie représentative, ces théoriciens libéraux du XXe siècle n'en ont pas pour autant fini avec les questions de l'égalité et des hiérarchies. Rawls comme Hayek construisent ainsi un système de pensée qui s'efforce de justifier leur conception de l'égalité et des inégalités en démocratie. Là où Friedrich A. Hayek insiste sur la primauté des principes libéraux, la démocratie ne représentant qu'un ensemble de procédures, un moyen, John Rawls travaille à concilier harmonieusement le libéralisme et la démocratie. Le fait que la notion même d'élite, chez ces deux penseurs, ne soit plus utilisée que de manière épisodique est particulièrement intrigant et révélateur. Ainsi, Rawls ne recourt à ce terme qu'en de rares occasions, comme s'il évitait, pour ainsi dire, d'aborder frontalement les questions de l'élite politique, et donc du pouvoir. Nous nous interrogerons tout particulièrement sur la difficulté libérale à penser, ou à justifier, le phénomène de l'élite politique.

De Guizot, nous commenterons essentiellement certains passages tirés du pamphlet *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France*[5], de l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe*[6], de *l'Histoire générale de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'en 1789*[7], de l'ouvrage inachevé *Philosophie politique : de la souveraineté*[8], et enfin de *De la Démocratie en France*[9].

5. François Guizot, *Des moyens de gouvernement et d'opposition…* [1821], Paris, coll. « Littérature et Politiqu », Belin, Introduction de Claude Lefort, 1988.

6. *Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe*, cours revus et publiés chez Paris, Didier, Libraire éditeur, 1851. Nous utilisons cette première édition.

7. François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe…*, [1851], édition établie, présentée et annotée par Pierre Rosanvallon, Hachette, coll. « Pluriel », 1985.

8. François Guizot, *Philosophie Politique : de la souveraineté*. Guizot a entrepris ce travail entre 1821 et 1823. Si plusieurs chapitres ont été publiés en 1826 dans la revue *Le Globe*, puis quelques autres en 1837 dans la *Revue française*, les deux tiers de ce texte étaient encore inédits avant l'édition du manuscrit dans son intégralité par Rosanvallon à la suite de *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1985, p. 305-390.

9. François Guizot, *De la Démocratie en France*, Bruxelles, Société typographique belge, janvier 1849.

Extrait de la publication

De Friedrich A. Hayek, nous étudierons attentivement *Scientisme et sciences sociales*[10], *La Constitution de la Liberté*[11], la trilogie *Droit, législation et liberté*[12], *La route de la servitude*[13] et *La Présomption fatale : les erreurs du socialisme*[14].

De John Rawls, nous avons choisi d'analyser tout particulièrement *La Théorie de la Justice*[15], *Libéralisme politique*[16].

L'idée centrale de ce travail est que l'étude des trois libéraux, Guizot, Hayek, Rawls, doit permettre de donner une intelligence du réel, en saisissant au plus juste comment s'articule la tension entre le libéralisme et la démocratie. La notion de souci décrit bien, selon nous, l'ambiguïté du regard libéral sur la démocratie, tantôt inquiet, voire défiant, et tantôt plein de sollicitude, attentif, soucieux de colmater les failles des mécanismes représentatifs. C'est bien sur l'emploi de la notion d'élite, comme des termes qui lui sont proches, que porte la présente réflexion. Dans quelle mesure le concept d'élite se révèle-t-il opératoire pour saisir au plus juste la tension entre la pensée libérale et la démocratie représentative ?

10. Friedrich A. Hayek, *The counter-revolution of science*, journal Economica, 1952.

11. Friedrich A. Hayek, *The constitution of liberty*, London, Routledge and Kegan Paul, 1960.

12. Friedrich A. Hayek, *Law, legislation and liberty : a new statement of the liberal principles of justice and political economy*, London, Routledge and Kegan Paul, 3 tomes, 1973, 1976 et 1979.

13. Friedrich A. Hayek, *The road to serfdom*, Chicago : University of Chicago Press, 1980.

14. Friedrich A. Hayek, *The Fatal Conceit. The Errors of Socialism*, Routledge, London end New York, 1988.

15. John Rawls, *A theory of justice*, Cambridge, Mass. : Belknap Press of Harvard University Press, 1971.

16. John Rawls, *Political liberalism*, New York, Columbia University Press, coll. « John Dewey essays on philosophy », 1993.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 4 : Le souci libéral de l'élite 387
Chapitre 5 : Démocratie et compétence ? 429

Conclusion 459
Bibliographie sélective 467

Extrait de la publication

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr

Extrait de la publication